



**Ponson du Terrail**

**LES FILS  
DE  
JUDAS**

*Aventures & Mystères*

**Éditions Manucius**



*Aventures & Mystères*  
Collection dirigée par Mathilde Ribot



LES FILS DE JUDAS

DANS LA MÊME COLLECTION

Gustave Le Rouge

*Le mystérieux docteur Cornélius*, 2006-2007

tome I

*L'énigme du « creek sanglant » / Le manoir aux diamants*

tome II

*Le sculpteur de chair humaine / Les lords de la « main rouge »*

tome III

*Le secret de l'île des pendus / Les chevaliers du chloroforme*

tome IV

*Un drame au lunatic-asylum / L'automobile fantôme*

tomes V

*Le cottage hanté / Le portrait de Lucrece Borgia*

tome VI

*Cœur de gitane / La croisière du Gorill-club*

tome VII

*La fleur du sommeil / Le buste aux yeux d'émeraudes*

tome VIII

*La dame aux scabieuses / La tour fiévreuse*

tome IX

*Le dément de la maison bleue / Bas les masques !*

Émile Gaboriau

*Les esclaves de Paris*, 2006

tome I

*Le chantage*

tome II

*Le secret des Champdoce*

Emmanuel Bove

*Le meurtre de Suzy Pommier*, 2010

Ponson du Terrail

# LES FILS DE JUDAS

\*

UN CONTE DES MILLE ET UNE NUITS  
L'AMOUR FATAL



Éditions Manucius

© Illustration couverture. Droits réservés

© Éditions Manucius, 2013  
40, rue de Montmorency - 75003 Paris  
[www.manucius.com](http://www.manucius.com)



## NOTE LIMINAIRE

Pierre Alexis Joseph Ferdinand de Ponson (né à Montmaur en 1829) plus connu sous le nom de Ponson du Terrail, double association des patronymes de ses parents, fait ses études à Apt puis à Marseille où il pense intégrer la Marine, mais ses qualités en mathématiques sont si médiocres qu'il est obligé de renoncer à ce projet. Il décide très vite d'embrasser la carrière d'écrivain. Après avoir été publié dans quelques feuilles marseillaises, il part tenter sa chance à Paris.

Ponson du Terrail arrive dans la capitale au moment des événements de 1848 ; emporté dans le tourment de l'Histoire, il met un peu plus de temps que prévu à se lancer dans l'écriture. Néanmoins, il est publié dès 1850 dans *La Mode*, et démarre alors une carrière fulgurante. Pendant plus de deux décennies, il fournit en feuilletons toute la presse nationale (*L'Opinion nationale*, *La Patrie*, *Le Moniteur*, *Le Petit Journal*, etc.). Écrivain infatigable et prolifique il crée en l'espace d'une vingtaine d'années à peine, une œuvre considérable dont le personnage emblématique est bien sûr *Rocamboles* qui connaît un succès populaire extraordinaire rendant par ailleurs son créateur riche et célèbre.

En août 1870, alors que Napoléon III a abdiqué et que la France est envahie par les Prussiens, il quitte Paris pour Orléans où il forme un corps de francs-tireurs pour se battre contre l'ennemi. Il se replie sur Bordeaux en janvier 1871, où il meurt à quarante et un ans, de la variole.

La production littéraire de Ponson embrasse l'exacte durée du Second Empire (1852-1871) et profite du développement de la presse qui, pour fidéliser son lectorat, a recours aux écrivains pour proposer des romans sous la forme de feuilletons. Ponson devient, sans conteste, le meilleur représentant de ce nouveau genre même si le plus célèbre d'entre eux se nomme encore Alexandre Dumas. À la différence de ce dernier, pour lequel il a d'ailleurs travaillé en tant que nègre, il va produire une œuvre personnelle d'une ampleur inégalée (il était surnommé *Ponson du Travail*) tant par son ampleur que par sa dimension imaginaire. On connaît aujourd'hui, bien sûr, les aventures de *Rocamboles* qui ne constitue pourtant pas même un dixième de sa production romanesque.

La renommée de Ponson du Terrail est si grande que le public fait la queue devant les sièges des journaux dans lesquels il publie afin d'avoir la primeur du feuilleton du jour. L'engouement du lecteur manifesté notamment vis-à-vis de *Rocambole* est à ce jour unique, sauf peut-être tout récemment avec l'avènement du héros planétaire *Harry Potter*.

Ponson devient, de manière éclatante, la figure la plus en vogue de la littérature et ce succès ne sera pas sans provoquer de fortes jalousies. Il sera attaqué de toutes parts notamment sur l'origine de son nom, sur ses qualités de romancier et ces critiques très violentes auront peut-être contribué à ce que sa postérité soit moins rayonnante que celle d'autres auteurs pourtant moins talentueux.

*Les fils de Judas* sont publiés en 1867 en deux tomes (*Un conte des mille et une nuits* et *L'amour fatal*) chez Edmond Dentu. Ils n'ont pas connu de nouvelle édition depuis 1874.

## PROLOGUE

### LA VISION

#### I

Maître Callebrand avait, plusieurs fois déjà ouvert sa fenêtre et s'était penché au dehors avec inquiétude, murmurant parfois :

– Pourquoi donc Tony ne revient-il pas ?

Onze heures du soir venaient de sonner cependant et la pluie torrentielle qui tombait depuis huit heures, entremêlée de rafales et d'éclairs, avait rendu les rues désertes dans ce quartier toujours solitaire qu'on appelle l'île Saint-Louis.

Maître Callebrand était seul dans son laboratoire, situé dans un vieil hôtel qui faisait l'angle de la rue des Deux-Ponts et dont les croisées donnaient à la fois sur la Seine et sur l'extrémité de la Cité qu'on appelait jadis le Terre-Plein.

Le laboratoire, vaste pièce à panneaux de boiserie et à plafond traversé par de grandes solives peintes, était plongé dans l'obscurité.

Au milieu seulement, on apercevait un point lumineux rougeâtre.

C'était la braise d'un fourneau, sur lequel était un alambic.

Mais, si le fourneau était sans rayonnement, parfois un violent coup de tonnerre retentissait au dehors, un éclair déchirait la voûte noire du ciel, et alors, pendant une seconde, le laboratoire resplendissait et laissait voir son monstrueux et pittoresque amalgame de cornues, de vases, de fioles, de livres couvrant des tables, jonchant le sol ; de parchemins épars çà et là, et d'instruments de physique et de chimie dont le cuivre répondait au feu céleste par des myriades d'étincelles.

Enfin, debout, près du fourneau, les bras croisés, la tête rejetée en arrière, le *maître!* c'est-à-dire Callebrand, le grand chimiste, le Flamel moderne aux prises avec la science, le chercheur infatigable, qui depuis vingt années tourmentait la nature pour lui dérober un secret.

C'était un homme de haute taille, au front dégarni par une calvitie prématurée ; aux rides profondes creusées par l'étude et la méditation ; sa joue amaigrie, sa bouche qu'un sourire mélancolique plissait quelquefois, témoignaient chez lui de ce dédain sans amertume que les âmes fortement

trempées ont pour les vulgaires intérêts et les passions mesquines de ce monde.

Avait-il soixante ans ou quarante ?

Nul peut-être n'aurait pu le dire.

Quand il méditait, le temps semblait appuyer sur lui son lourd genou.

On eût dit un vieillard.

Quand il avait *trouvé*, lorsque son long effort aboutissait à une de ces victoires sans bruit, sans éclat, et plus glorieuses par cela même que celles des champs de bataille, que l'homme remporte sur la nature, alors sa taille voûtée se redressait, son œil avait un éclair et tout son visage s'éclairait des rayonnements de la jeunesse.

Maître Callebrand était sans lumière.

Les ténèbres plaisent à ceux qu'étreignent de fortes pensées.

L'œil fixé sur le fourneau, il paraissait attendre avec anxiété quelque mystérieux résultat.

Parfois, il soulevait le couvercle de l'immense chaudière placée sur le fourneau et dans laquelle bouillonnait une liqueur noirâtre.

Puis, il disait avec une sorte de découragement :

– Pas encore ! me serais-je donc trompé ?

Alors, rappelé aux choses de ce monde, il revenait à la fenêtre demeurée ouverte et plongeait son regard dans la nuit.

La pluie tombait toujours et les pavés étaient luisants.

Au-delà du quai, la Seine roulait bruyamment son flot bourbeux.

Le vent courbait la flamme des réverbères, qui souvent paraissaient s'éteindre.

C'était un de ces splendides orages du mois de juin, qui convertissent en quelques heures les rues de la grande cité en torrents.

– Le pauvre enfant se sera abrité sous le porche de quelque maison ! murmura maître Callebrand, qui revint auprès du fourneau.

Mais tout à coup le maître jeta un cri de joie.

Le cri du triomphe longtemps attendu, longtemps disputé, et souvent désespéré.

Une flamme bleuâtre, semblable à celle qui se dégage la nuit d'un bol de punch, courait légère comme un feu follet autour de l'alambic.

Puis elle changeait de couleur, devenait d'un violet tendre, puis d'un rose vif, pour retourner à un bleu d'azur mêlé de reflets argentés.

Un moment immobile, la sueur au front, le cœur battant avec force, maître Callebrand demeura à trois pas de l'alambic, les yeux fixés sur cette flamme.

Puis la flamme s'éteignit et tout rentra dans les ténèbres.

Cependant maître Callebrand n'osait bouger. On eût dit qu'une émotion

terrible le dominait. Enfin, il fit un effort suprême, courut au fourneau, se baissa, et plongeant dans le brasier une tige de fer, il l'y laissa quelques minutes, la retira ensuite incandescente et l'approcha d'un flambeau.

Puis il fit un soufflet de ses joues enflées, et une étincelle arrachée par son souffle puissant à la tige de fer rougie, alluma la bougie.

Alors encore tout frémissant, pâle et l'œil en feu, il souleva le couvercle de la chaudière.

La matière noirâtre était maintenant éblouissante comme de l'argent auquel on aurait mélangé des paillettes de cristal.

Et le maître gonflant sa poitrine, les narines dilatées, prononça le mot fatidique : *Eureka!*

Maître Callebrand venait de trouver ce qu'il cherchait depuis vingt années avec une héroïque obstination.

Et tandis qu'il demeurait là palpitant, penché sur son œuvre, la porte du laboratoire s'ouvrit et un jeune homme ruisselant de pluie entra et s'arrêta un moment sur le seuil.

Le maître courut à lui et lui prit vivement la main.

– Tony! Tony! dit-il, j'ai *trouvé*.

– Ah! fit le jeune homme, dont le visage amaigri et blême devint livide.

– J'ai trouvé! répéta le savant.

– Et qu'avez-vous donc trouvé, maître? demanda le jeune homme d'une voix altérée.

– Le grand secret que je cherchais, celui qui doit faire de moi un des grands hommes de ce siècle et immortaliser mon nom.

Et le savant pressa dans ses bras son élève chéri, qu'en ce moment mordait au cœur la plus infernale et la plus basse de toutes les passions, – l'envie!

## II

Quel était ce jeune homme?

Il s'appelait Tony et n'avait pas d'autre nom.

C'était un de ces enfants perdus qu'on appelle un enfant trouvé.

Le maître l'avait rencontré un soir, il y avait vingt ans, pleurant et mourant de faim, dans une rue d'un des plus populeux quartiers de Paris : la Villette.

La jolie figure de l'enfant avait séduit le savant, il l'avait emmené avec

lui, l'avait pour ainsi dire adopté, et lui avait donné le pain d'abord, l'éducation ensuite.

Tony était le meilleur élève de Callebrand au temps où Callebrand professait.

Lorsque Callebrand avait quitté sa chaire pour se consacrer entièrement à la recherche de grandes découvertes, Tony était resté chez lui comme opérateur.

À voir ce pâle jeune homme aux cheveux blonds, à l'œil d'un gris clair, aux lèvres minces armées d'un sourire amer, on devinait qu'il était tourmenté par un ver rongeur.

Tony avait le sentiment de son obscurité et il maudissait son sort.

Tony était pauvre et il eût voulu être riche.

Jusqu'à ce jour, son travail, ses recherches, ses études n'avaient-elles pas été simplement une pierre ajoutée à l'édifice du maître ?

Qui donc en avait profité ? – Callebrand.

Et quand ils sortaient tous deux, ce qui était rare, du reste, qui donc saluait-on ? – Callebrand, toujours Callebrand !

Car c'était le maître, lui, l'homme dont la renommée allait grandissant de jour en jour et comme épaississant l'obscurité de l'élève.

Et l'élève, dans son ombre, haïssait au lieu d'aimer, enviait au lieu d'admirer.

C'était un serpent que Callebrand avait lentement, patiemment et amoureusement réchauffé dans son sein.

Mais les âmes fortes, les natures d'élite, en même temps qu'elles sont exemptes d'envie, sont pleines de bonhomie et de confiance.

Callebrand aimait Tony comme son fils.

Tony haïssait Callebrand comme l'ombre hait la lumière.

Haine sourde, mystérieuse, enveloppée de sourires et de marques de respect, – haine terrible comme seuls en inspirent les hommes de valeur aux impuissants.

Mais Callebrand, plein d'abandon et de foi, avait pris la main de son élève et répétait, avec un naïf enthousiasme :

– J'ai trouvé, tu vas voir.

Tony se taisait.

Le maître alluma plusieurs flambeaux et les plaça autour de la chaudière qu'il retira du fourneau.

Tony vit alors cette matière brillante qui, un moment, avait eu des reflets argentés et qui crépitait encore dans la chaudière.

– Qu'est-ce que cela ? demandait-il.

– Du platine avec un alliage d'argent. Aide-moi.

Et Callebrand prit une des anses de la chaudière.

– Que voulez-vous faire, maître ?

– Refroidir ce métal.

Tony et Callebrand portèrent la chaudière dans un angle du laboratoire, où un immense baquet d'eau froide ressemblait, sous les feux des flambeaux, à un miroir liquide.

Puis ils versèrent dedans son contenu.

Le métal en fusion siffla, s'enveloppa de fumée et, comme disent les forgerons, s'éteignit.

– Eh bien ? dit Tony avec une interrogation marquée.

– Attends...

– Et Callebrand alla prendre une aiguère dans laquelle était une eau d'une belle couleur violet tendre, semblable comme aspect à celle qui brille à la vitrine des pharmaciens.

Puis, ayant placé cette aiguère sur une table, il plongea ses deux mains dans le baquet.

L'eau était chaude de tout le calorique dégagé par le métal qui n'était plus que tiède.

– Prends ce bloc fit Callebrand en désignant le lingot qu'il venait de poser sur la table à côté de l'aiguère.

Tony appuya ses deux mains dessus et jeta un cri d'étonnement. Le métal, bien que n'étant plus en fusion, était demeuré malléable et souple comme de l'argile ! Les deux mains y avaient laissé leur empreinte, comme si elles avaient été moulées dans l'argile.

Callebrand regardait son élève avec un sourire de triomphe.

– Écoute-moi bien maintenant, dit-il. Ma découverte ne s'étend pas seulement au platine, elle s'étend à tous les métaux. Le fer, le cuivre, le bronze lui-même deviendront de la cire sous mes mains.

J'ai trouvé la malléabilité des métaux sans le secours de la fusion.

Comprends-tu ?

– Mais, à quoi cela vous servira-t-il ? demanda Tony, qui regardait son maître avec inquiétude.

– Comment ! mais tu ne comprends donc pas que la sculpture n'aura plus besoin de faire une maquette, et après la maquette, un moule ? que le graveur, au lieu d'un burin solidement trempé, pourra se servir d'une palette d'ivoire ? que le travail de plusieurs mois se fera en deux jours ? et que l'artiste, s'attaquant lui-même au métal, sera dix fois plus sûr de son œuvre que lorsqu'il employait un metteur au point, toujours vaniteux de substituer sa pensée à celle de l'artiste ?

– Tout cela est fort beau, murmura Tony, dont l'accent avait une

aigreur extraordinaire. Mais comment rendrez-vous au bronze devenu statue, à l'acier converti en gravure, leur rigidité première ?

Callebrand continua à sourire.

Puis il prit le bloc de métal et, avec un ciseau à froid, il se mit à en couper un morceau aussi facilement que s'il eût entamé un pain.

– Ce n'est pas du platine, dit Tony, c'est du beurre.

Callebrand prit ce morceau, l'étendit sur la table, le roula, le pétrit, et Tony vit sortir des mains du chimiste, au bout d'un quart d'heure, une statuette.

Puis Callebrand trempa la statuette dans l'aiguière qui était pleine du liquide violet et l'y laissa quelque temps.

Tony attendait avec une sorte d'anxiété.

– Tu peux la retirer maintenant, dit Callebrand à son élève.

La statuette avait acquis la dureté du diamant.

Callebrand prit un marteau, plaça la statuette sur une enclume et frappa à coups redoublés. Tony le regardait avec ébahissement. Ses yeux glauques dardaient des éclairs sur le bloc.

La statuette résista ; elle ne fut ni bosselée ni entamée.

Le visage de Callebrand rayonnait :

– Ma fille, s'écria-t-il, sera bientôt assez riche pour épouser un prince, si bon lui semble !

À ces derniers mots, Tony mordit ses lèvres minces et sa pâleur nerveuse augmenta.

Le maître demeurait en contemplation devant sa découverte, peu sensible à l'ouragan qui faisait rage au dehors et oubliant de demander à Tony le résultat du voyage qu'il lui avait fait faire de l'autre côté des ponts.

– Maître, interrompit celui-ci de sa voix aigre, il est plus de minuit et Mlle Marthe doit vous attendre depuis longtemps.

– Elle me pardonnera quand je lui dirai que je lui apporte une fortune.

Cependant rappelé aux choses de ce monde par son élève chéri, Callebrand avait pris son manteau et son chapeau, car il n'habitait pas la maison où était son laboratoire ;

– Mon enfant, dit-il à Tony, qui couchait dans cette pièce, en toute saison, sur un lit de camp, plus que jamais, veille bien à ce que les indiscrets ne pénètrent point ici. Je sais des gens qui payeraient bien cher pour me voir travailler.

– Moi aussi, dit Tony.

– Je serai de bonne heure ici demain, ajouta Callebrand.

Et, s'enroulant dans son grand manteau, se couvrant de son large chapeau, il ouvrit la porte et sortit.



Tony, appuyé sur le rebord de la fenêtre, la tête appuyée sur ses coudes, regardait la pluie tomber et les éclairs déchirer le ciel.

– Quelle nuit! murmura-t-il.

Il avait éteint les flambeaux après le départ du maître, et le laboratoire était retombé dans l'obscurité.

Et, dans l'obscurité, Tony se prit à songer.

– Ils avaient donc raison, ces hommes que j'ai vus ce soir et qui m'offraient une somme d'argent pour les laisser pénétrer, la nuit, dans le laboratoire? Le maître était donc à la recherche d'un secret qui révolutionnera la science? Et ce secret, il l'a trouvé!

Et il deviendra plus célèbre encore, et il continuera à grandir en fortune et en renommée; et je demeurerai, moi, humble, obscur, rampant; vil reptile se traînant à la surface du sol, je verrai le maître monter, monter toujours!

Oh! si ces hommes pouvaient venir!

Et, comme il parlait ainsi, un coup de tonnerre ébranla la vieille maison jusque dans ses antiques fondations, et un éclair illumina le laboratoire.

Tony ferma les yeux, ébloui, puis il les rouvrit...

L'éclair durait encore et faisait resplendir un cadre de cuivre doré en fermant de merveilleux émaux, qui représentaient un *Chemin de croix*.

Et parmi tous ces personnages que Tony put voir distinctement pendant une seconde, il y en eut un qui fixa son regard et le fascina. C'était le treizième apôtre, Judas, l'infâme qui avait vendu son maître et son Dieu pour trente deniers.

### III

Quels étaient ces hommes qui avaient offert de l'argent à Tony pour qu'il les laissât pénétrer dans le laboratoire?

Il nous faut, pour le savoir, nous reporter au moment où Tony avait quitté son maître dans la soirée.

Callebrand, comme tous ceux qu'absorbe la science et qui vivent constamment dominés par une pensée unique, marchant vers un but sans relâche et se préoccupant à peine des nécessités de la vie, ne se doutait même pas qu'il eût des ennemis acharnés.

Calme et souriant dans sa force, il marchait le front haut dans la vie et n'avait jamais entendu résonner à ses oreilles les murmures et les imprécations des envieux.

Mais la science ne donne le pain quotidien qu'à ceux qui font deux parts de leur temps.

Ainsi faisait maître Callebrand, car il avait une fille venue au monde au prix de la vie de sa mère.

Et Callebrand, qui n'avait besoin de rien, lui, était ambitieux pour sa fille.

En attendant la réalisation de ce grand œuvre qui devait mettre le sceau à sa réputation de chimiste et faire sa fortune, le maître était obligé de faire face aux nécessités quotidiennes; pour cela, il faisait divers travaux pour une vaste usine qui était située à la Villette, dans la rue de Flandre.

Cette usine, qui était située à gauche en entrant, portait sur son fronton cette inscription en grosses lettres :

*Baül, Tompson et C<sup>ie</sup>.  
Métallurgie.*

Deux fois par semaine, Tony allait à la Villette chercher les commandes de la maison Baül et Tompson.

M. Tompson était un de ces bons gros hommes, à figure épanouie, à favoris roux, à l'œil gris, qui rappellent les plus joviales créations des peintres flamands.

C'était un de ces Anglais qui passent un jour mystérieusement le détroit et ne retournent jamais dans leur patrie, où les attend quelque châ-timent justement mérité.

M. Baül était l'opposé de M. Tompson.

Grand, sec, le ton doctoral, portant la cravate blanche à ravir, membre d'une foule de sociétés philanthropiques et savantes, M. Baül passait pour un homme austère, qui n'avait pas moins le mot pour rire et était complètement dévoué au progrès.

Depuis vingt ans ces deux hommes étaient perpétuellement lancés dans de colossales entreprises.

On les voyait jour et nuit ensemble, faisant une cote mal taillée, l'un avec sa rondeur, l'autre avec sa pédanterie.

Cependant plus d'un bruit fâcheux s'était élevé vaguement dans l'opinion publique.

Un jeune fondeur en cuivre s'était pendu de désespoir et avait, à sa dernière heure, accusé la maison Baül et Tompson de lui avoir volé une invention.

Ils avaient eu souvent des procès avec des contremaîtres.

Plus souvent encore on les avait accusés de manque de charité.

Un jour, naïf comme le sont les savants, maître Callebrand avait laissé échapper quelques mots devant eux, ayant trait à la découverte qu'il rêvait.

À partir de ce moment, les deux industriels avaient poursuivi lentement, mais d'une façon acharnée, un but mystérieux.

Tantôt l'un, tantôt l'autre, arrivait à l'improviste chez le savant.

Mais Callebrand les menait dans une petite pièce attenante à son laboratoire et ne les laissait jamais pénétrer dans cette dernière pièce.

Un jour Baül avait regardé Tony par-dessus les lunettes bleues qui abritaient son œil indécis.

Tony avait tressailli en rencontrant ce regard.

Le jeune homme parti, Baül avait dit à son associé :

– Je crois bien que c'est là qu'il faut frapper.

Et dès ce jour Tony avait été reçu à l'usine avec des ménagements, des égards et une affectuosité auxquels rien ne l'avait habitué.

Ce jour-là, comme il arrivait à l'usine vers sept heures du soir, la pluie commençait à tomber.

Les deux associés étaient à table.

– Vous n'avez donc pas de parapluie ? lui dit Baül.

– Auriez-vous donc déjà dîné ? demanda le joyeux Tompson.

– Non, répondit Tony.

Le dîner paraissait bon ; il y avait du vin jaune comme de l'ambre dans les carafes.

– Dînez donc avec nous, fit Baül.

Tony se défendit quelque peu, mais M. Tompson était si accort, si rondement avenant, que le jeune homme céda.

Le vin était bon, on lui en versa d'amples rasades.

En profond connaisseur du cœur humain, Baül jugea que le meilleur moyen de savoir si le jeune homme aimait son maître était de se livrer à un éloge sans réserve de celui-ci.

Tompson, le gai convive, ne perdait pas Tony du regard, et Tony pâ-lissait et se mordait les lèvres.

– Il est jaloux ! pensa Baül.

Au dessert, Tony s'exprimait sur le compte de son maître avec une certaine amertume.

Callebrand le payait mal.

Ce qu'il lui donnait était plutôt une aumône qu'un salaire.

Tompson crut le moment arrivé.

– Mon garçon, dit-il, vous devriez vous établir.

– C'est impossible sans argent, répondit Tony.

– Si on vous commanditait...

– Et qui donc, bon Dieu ?

– Nous, dit froidement Baül.

Tony les regarda avec étonnement.

– Il vous serait bien facile de gagner vingt mille francs, ajouta Tompson. Tony ouvrit de grands yeux.

– Non pas en un an, ni en un mois, mais en une heure, reprit Baül.

– Et comment ?

– Attendez. Callebrand ne couche pas dans son laboratoire ?

– Non ; j'y couche seul.

– Eh bien, dit nettement Tompson, si vous voulez nous y recevoir tous deux une nuit, pendant une heure seulement, les vingt mille francs sont à vous.

– Jamais ! dit Tony dominé tout d'abord par un sentiment de loyauté.

– Comme vous voudrez, répondit Baül.

Et ils n'insistèrent pas.

Seulement, comme le jeune homme se retirait, Baül le suivit jusqu'à la porte de l'usine et lui dit :

– Un mot encore !

Prêt à franchir le seuil, Tony s'arrêta.

– Connaissez-vous une chanson appelée la *Faridondaine* ?

– Oui, dit Tony un peu surpris.

– Il est possible, poursuivit Baül, que, chaque soir, vers minuit, vous entendiez chanter ce refrain sur le quai, sous les fenêtres du laboratoire.

– Eh bien ? fit Tony en frémissant.

– Vous réfléchirez à notre proposition chaque fois que vous l'entendrez... et...

– Et ? demanda Tony avec une émotion croissante.

– Si vos réflexions vous amènent à des idées plus raisonnables, vous ouvrirez la fenêtre.

– Et puis ? demanda Tony d'une voix étranglée.

– Vous répondrez à la chanson par le refrain, acheva Baül.

Et il poussa le jeune homme dans la rue et ferma la porte.

Tony s'en revint, malgré la pluie, dans l'île Saint-Louis, où nous l'avons vu entrer dans le laboratoire au moment où Callebrand s'écriait joyeux :

– J'ai trouvé le grand secret !

#### IV

Ainsi donc Tony était rentré, et il avait trouvé son maître joyeux, et il avait souffert de cette joie comme souffrent les envieux du bonheur des autres. Puis, le maître parti, nous l'avons vu prendre son front à deux